

# Le deuil d'une fausse couche

**En écho au thème proposé par les Editions Saint-Augustin, trois parents s'expriment sur leur deuil suite aux fausses couches. Tous ont gardé une place pour leur enfant dans leur cœur de parents et dans leur famille.**

**PROPOS RECUEILLIS**

**PAR SANDRINE MAYORAZ | PHOTO: DR**

## Fausse couche, vrai bébé?

Dans les années 90, on ne parlait pas du foetus comme d'un enfant. Moi, je le considère comme un enfant. Après l'intervention, en salle de réveil, deux mondes se côtoient: j'ai perdu mon cinquième bébé et je pleure. La femme à côté s'étonne de mes larmes: elle vient d'avorter de son troisième. Je me suis sentie jugée et vraiment déséquilibrée ou anormale. Mes trois fausses couches ont été physiquement violentes, toujours avec une hospitalisation. C'est un deuil. Un vrai. « Se dire, c'est fini, il n'y a plus de bébé », c'est une première étape. Ni échographie, ni prénom, ni corps – on ne connaît pas le sexe – je garde leur souvenir dans ma mémoire.

Mes enfants ont chacun leur place dans la fratrie. C'est important que ceux qui n'ont pas grandi font partie de la famille. Je ne supporte pas qu'on sous-entende que ce ne sont pas des enfants: ils ont été désirés, attendus – peu de temps mais attendus vraiment – et ils sont aimés. Je n'ai aucun doute sur le fait que Dieu les a accueillis auprès de lui.

Un jour, chez ma gynécologue, j'annonce que c'est mon sixième, puis je me reprends: j'ai quatre enfants *à la maison*. Et l'assistante m'a dit: « Oui, vous avez raison, c'est votre sixième enfant. » J'étais légitimée dans mon cœur de maman, j'avais enfin le droit de parler de mes bébés partis trop vite. Leur vie, si courte fut-elle, a enfin de la valeur.

## Un deuil sans corps

Enceinte, je connaissais les statistiques sur les fausses couches. Pour moi, il n'y a qu'une seule statistique: 100 % de mon bébé est mort. Une copine m'a dit: « Tu peux en parler à ma sœur, elle l'a aussi



*Les battements de leur cœur ont cessé, ils sont aimés à tout jamais.*

vécu. » J'ai eu l'impression qu'un monde s'ouvrait à moi: tant de femmes ont connu cette douleur. Et moi, est-ce que j'étais une maman? Ces échanges sans tabou m'ont aidée et soutenue.

Dans l'Eglise, on a des mots: la communion des saints, la vie éternelle. On reconnaît la vie dès sa conception, mais on n'a pas de rite pour ce deuil-là. J'ai eu besoin d'un geste. Alors j'ai acheté 13 fleurs pour les 13 semaines où j'ai porté cet enfant. Après une prière, je les ai jetées dans une rivière et je les ai regardées partir. Après ce rituel, j'ai retrouvé le sommeil. J'ai pu envisager sereinement une autre grossesse.

## Papa concerné aussi

La première chose difficile, c'est l'annonce de la gynécologue. C'était à quelques jours de l'annonce officielle à la famille, c'était

le premier petit-enfant de mes parents. On dit souvent que pour les pères, tant que le bébé n'est pas là, ce n'est pas concret. En fait, c'est faux: pour moi, j'avais déjà des projets, des idées de prénoms, un avenir avec ce bébé. Il y a déjà une présence remplissante. Le deuil que j'ai eu est perçu comme un fait divers par la plupart, alors que le deuil de la mère est reconnu de plus en plus.

Nous lui avons donné un prénom, nos enfants et nos proches le connaissent. J'ai écrit à mon bébé une lettre que j'ai lue durant une cérémonie d'adieu. Mon message a été particulièrement difficile à dire à travers les larmes, mais c'était un soulagement et un apaisement. Verbaliser marque l'absence, l'adieu, mais paradoxalement atteste de son existence et de son passage dans nos vies.

*L'espérance concerne demain, mais se vit aujourd'hui.*

Saint Augustin